

## Rêve d'automne

Louise aime l'automne, saison-sœur comme elle le nomme. C'est une saison douce, étrangère aux extrêmes, la période des dernières récoltes. Elle condense l'été et l'hiver, le chaud et le froid. Chaque année, Louise est sous le charme des paysages aux couleurs moirées. Les feuilles des arbres déclinent toute la palette des bruns, rouges et jaunes. Les jours sont lumineux et les soirées intimes propices à la rêverie.

Louise s'active tout au long de la journée. S'activer c'est son expression, elle se fatigue pour accueillir le crépuscule. Elle travaille à la cantine de l'école Emile Zola. Elle aime son travail, le contact avec les enfants est toujours riche de découvertes et d'étonnements. Ses collègues s'amuse de son caractère espiègle et sérieux à la fois. C'est dans cette école, plus exactement dans le réfectoire de la cantine, qu'elle a connu Paul. Paul était le cuisinier et parvenait à mitonner des brocolis dégustés avec gourmandise par les enfants de la petite section de Madame Castelbou. Paul le magicien. Etrangement, elle garde un souvenir très flou de leur première rencontre.

A la fin de son service, elle ne s'attarde pas à l'école à papoter avec ses collègues. Elle se rend, impatiente, à l'arrêt du tramway pour rejoindre son domicile, son antre intime. Pour tromper la monotonie du trajet, elle imagine le menu de son repas du soir. C'est son sas de transition entre son travail et son univers. Pour laisser derrière elle l'école et s'engouffrer dans son songe, le choix du premier plat lui prend toujours beaucoup de temps. Elle hésite souvent entre une entrée froide ou chaude. Sa décision est liée aux conditions atmosphériques du jour. Ce choix l'occupe jusqu'à la station *Saint Cléophas*. Puis, la tête contre la vitre du tram, elle se concentre sur le plat principal. Elle choisit le légume en fonction de la saison et s'amuse à varier ses menus d'un jour à l'autre. Déjà la station *Jeu de mail des Abbés* est derrière elle, le signal pour l'arrêt *Aiguelongue* s'allume au-dessus de la cabine du conducteur. Elle quitte son siège, salue le chauffeur, saute sur le trottoir et sourit d'être encore une fois privée de dessert.

Elle descend le grand boulevard, musarde aux étalages des magasins, s'arrête chez la boulangère. Parfois elle va jusque chez *Brin de paille*, la fleuriste de la rue des Libellules et s'offre un bouquet de dahlias aux couleurs surannées. Au printemps elle choisit des violettes pour leur parfum et dès les premiers frimas de l'hiver les renoncules ont sa préférence.

Très vite elle parvient devant une maison tapie derrière une haie d'hortensias aux couleurs rose et bleue maintenant défraîchies : son chez-elle. Sa maison lui ressemble : simple, accueillante et odorante. Les bougies parfumées allumées la veille laissent flotter une légère fragrance dans les pièces. Les murs sont peints en blanc laissant toute opportunité aux objets, témoins de ses souvenirs, de créer l'atmosphère. Les souvenirs continuent leur chemin, ils creusent des sillons dans la mémoire. Des piles de livres s'appuient contre le bureau encombré de cahiers, de carnets et d'anciens pots de confiture remplis de crayons. Sur une étagère elle a réuni les livres des écrivains qu'elle préfère et les a classés par affinité avérée ou imaginaire. Des photographies en noir et blanc sont épinglées aux murs. L'une d'elles rappelle que Louise a été enfant. Sur l'image, elle court après un ballon au milieu d'un essaim de gamins dont les rires résonnent encore. Des plantes vertes s'épanouissent dans des pots ébréchés posés sur le sol. Une carte du monde est punaisée dans le couloir, corridor de tous les voyages possibles. Des vinyles des Beatles, de Brassens, de Schubert s'entassent sur la console héritée de sa grand-mère. Le vieux divan, recouvert d'une kyrielle de coussins de toutes matières et de toutes formes, ajoute à l'ambiance douillette de la maison. Étonnamment les fenêtres n'ont pas de rideaux, Louise laisse une brèche ouverte vers l'extérieur, comme une possibilité.

Avant même le grincement du portillon, le chat Pomponnette, fugueur repent, l'accueille. Depuis que Louise l'a adopté, les journées de Pomponnette sont bien tranquilles. Le matin quand Louise part au travail, il l'accompagne jusqu'au portail, se frotte contre ses jambes pour quémander sa ration de caresses nécessaire pour supporter son absence. Il attend que la clé ait tourné dans la serrure pour retourner dans la maison par la chatière et s'ancrer dans sa solitude de la journée. En fin d'après-midi il se recroqueville en boule sur le buffet entre la lampe, qui sera allumée dès la tombée de la nuit, et le vase en opaline, offert à Louise par son amie Rose pour ses vingt ans. De ce poste d'observation, il guette le retour de Louise.

Elle joue avec lui, met un fond de musique et prépare son diner. Le repas de Louise, frugal, est vite avalé. Il a tout à envier au menu rêvé dans le tramway. Une fois la vaisselle rangée, elle s'assoit dans le grand fauteuil en osier. Il craque dès qu'elle bouge. Ça l'agace, un peu. Dès que le soleil se cache derrière le Pic Saint Loup, Louise s'enroule dans son châle de laine. Telle un comédien, elle se pare de son costume de scène. Pourtant, pour elle la représentation se joue en journée. A la tombée de la nuit, elle entre en elle.

Louise installe le décor. Chaque soir, elle le redessine, le cisèle. Elle ajoute un bouquet de fleurs des champs si elle n'est pas passée chez la fleuriste. Elle recouvre la lampe d'un foulard pour colorier la pièce en bleu. Louise ferme les yeux. Concentrée sur son attente, guetteuse.

Son parfum le précède. Son odeur est celle des sous-bois, sauvage et voilée. Dès qu'elle l'aperçoit, elle devine sa journée à son sourire ou à la ride qui barre son front. Tout son être traduit une énergie mâtinée de tendresse. Sous sa chemise, elle devine son dos aux muscles fuselés. Elle guette le moindre mouvement de son visage. Un sourcil qui se lève, une ébauche de sourire. Elle sait lire ces indices de son humeur. Assis côte à côte, sa joue contre son épaule, elle éprouve un sentiment de légèreté. Elle peaufine le dialogue, devine ses réparties. Il lui raconte ses expériences culinaires, les assemblages improbables qu'il réalise et lui promet qu'elle sera la première à découvrir ses créations. Ces tentatives illustrent sa capacité à dépasser les conventions, à franchir des frontières ... Ils s'amuse à baptiser ses nouveaux plats de noms poétiques ou exotiques. Le *Louison* est un désert à base de noix et de noisettes de l'année sur une pâte sablée pas avare en beurre salé. Parfois, ils inventent de nouveaux mots pour mieux rendre compte de l'originalité de la nouvelle réalisation de Paul. Elle lui raconte les réactions des enfants, leurs rires et leurs bouderies face au chou fleur béchamel. Elle lui parle du livre qui est sur sa table de nuit, lui en lit un passage ou récite un poème. Parfois, elle propose une promenade dans les sentiers arides de la garrigue, au milieu du thym et de la lavande délaissés par les abeilles. Rarement ils restent silencieux, bercés par sa chanson préférée de Barbara *Dis quand reviendras-tu ? Tout le temps perdu, ne se rattrape plus*. Le soir dans son fauteuil, elle sait que le temps qui passe se rattrape.

Louise lève la tête, l'horloge affiche déjà la date de demain. Lové entre les plis de son châle, le chat ronronne sur ses genoux. Chaque soir Pomponnette, fidèle, partage sa chaleur avec Louise. Avant d'aller se réfugier sous sa couette, Louise saisit sur la petite console l'ouvrage *Les Musardises* d'Edmond Rostand dont la couverture est fanée et la tranche jaunie. Elle interroge quelques poèmes au hasard. Elle ne referme jamais le recueil sans lire à voix haute le poème intitulé *Du divan*. Elle en a usé chaque vers et sait adapter la strophe :

« *C'est pourquoi, souvent, quand je me sens las  
De vulgaire vie,  
Durant tout un jour, sur le divan bas,  
Je rêve et j'oublie je vis.* »

Pomponnette ronronne, Louise sourit. Elle voyage dans le temps, les rêves n'ont pas de limite. Louise le sait dans tout son corps.

1360 mots